

LES IMAGES DE LA FÉMINITÉ DANS LA MYTHOLOGIE POPULAIRE ROUMAINE

Liliana Danciu

École Doctorale

Université « 1 Décembre 1918 », Alba Iulia, Roumanie

liliana.danciu70@yahoo.com

LA POLARISATION NÉGATIVE DU FÉMININ SACRÉ

« La fable » de la création de premiers hommes est répandue dans les cultures mythiques de toutes les populations de la terre, parce qu'au niveau symbolique, le scénario de l'anthropogonie répond au besoin humain de résoudre quelques problèmes existentiels qui ne cessent jamais de le sévir. Ces questions visent l'origine de l'homme, le sens de son existence et la condition éphémère consommée sous le signe de la scission entre le physique et le métaphysique, entre le profane et le sacré, le banal et l'absolu, l'immanent et le transcendent. Le mythe a offert à l'individu la possibilité de raccorder le profane au sacré et de se raccorder ainsi, en qualité d'être imparfait, à la divinité, symbole de ses aspirations vers la perfection: « [...] l'homme ne pouvait arriver à soi-même que par sa propre contemplation en ce qu'il ne représentait pas et surtout en se plaçant dans le monde transcendent, en lui conférant sa marque, en l'humanisant »¹.

La mythologie populaire roumaine surprend la modalité par laquelle l'être humain se reflète dans son créateur pour se définir soi-même, pour identifier ainsi ses qualités et ses défauts. Le pragmatisme populaire roumain n'est dépassé que par le pittoresque des images cosmogoniques, mais surtout par les nombreuses anthropogonies présentes dans les légendes et dans les apocryphes qui circulent aujourd'hui par l'intermédiaire de l'oralité. Pour ne pas offenser une divinité créatrice de laquelle l'homme attend une vie calme et accomplie, mais également pour trouver une explication aussi bien qu'une justification pour l'existence du mal associé avec le bien, la sagesse populaire roumaine commande des pouvoirs bivalents dans une double divinité, deux jumeaux, qui agissent toujours ensemble, dans une unique et étrange unité. Ils s'appellent suggestivement le Frère (roum. Fratele/ Fârtatul) et le Non-frère (roum. Nefratele/ Nefârtatul), et correspondent aux principes primordiaux,

le Bien et le Mal, l'esprit créatif et l'esprit destructif, etc. Ensemble et séparés, ils surprennent la complexité et la complémentarité du monde, sa totalité, car les deux principes sont intimement liés et nécessaires à l'existence.

Les dieux doubles de la mythologie grecque et égyptienne unissent le féminin et le masculin en ce que les deux principes représentent en essence, en symbolisant la totalité, l'unité de substance, la perfection. Le dieu créateur de l'Ancien Testament est au commencement une divinité trinitaire² afin suggérer la famille sacrée, parce qu'il a créé l'homme pour devenir une famille : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance [...] Dieu créa l'homme, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme » (*Genèse* 1 : 26, 27), pour le but déclaré de se reproduire, car la sexualité n'était pas encore damnée : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui meut sur la terre » (*Genèse* 1 : 28³). Le projet divin initial échoue et, par des raisons restées inconnues, la première femme, égale à l'homme, disparaît de la scène biblique et l'homme « reste seul » (2, 18). Une entière tradition kabbaliste imaginera des scénarios visant la révolte de cette femme contre l'homme et contre la divinité, jusqu'à sa diffamation, par une contamination curieuse de son nom à partir du substantif qui dénomme chez les assyro-babyloniens le démon lui-même, Lilith. Le projet de l'anthropogonie est repris et, sous l'influence du platonisme et du néoplatonisme, Elohim devient Yahvé, une divinité androgyne, qui crée un « nouvel homme » (2, 7) et une « nouvelle femme », « une aide qui lui corresponde » (2, 20), nommée Ève par Adam, et soumise à lui par l'acte de dénomination, l'épouse apparue de sa chair (2, 21-25). Même s'il perd la féminité, tout en ayant cependant la possibilité de la contempler parmi l'image de l'Autre, Adam deviendra craintif et s'éloignera d'elle pour qu'à la fin il essaie de la soumettre. Par la signification de son nom, « la mère de tous les êtres vivants », il lui impose le seul aspect permis de la féminité et la lie pour toujours à la nature. Par l'appellation « épouse », il va exprimer l'unique orientation sociale acceptable pour la femme dans la future société « adamique ».

D'après le modèle du dieu androgyne qui est devenu une divinité par excellence masculine, qui divorce et oublie le féminin sacré aperçu comme ennemi, « adversaire », même diabolique, des générations successives de descendants du premier homme dévaloriseront le féminin soit d'une manière condescendante et supérieure, soit d'une façon violente, accusatrice. On ne peut pas connaître la modalité, mais la cause de l'apparition de Satan sur la scène mythique est évidente. Nommé aussi Diable et, plus tard, par une contamination romantique, Lucifer, ce personnage tant blâmé dans la société chrétienne, sera associé à la femme par les références à la sexualité féminine. À la lumière de quelques interprétations ethno-érotiques avec un aspect profondément mystique, les kabbalistes du Moyen Âge surprennent dans l'intimité de l'essence divine cette séparation du masculin de son épouse divine, Shekinah, qui le quitte pour accompagner le peuple hébreux dans son exil. Par conséquent, Dieu vit dans ce présent historique avec l'usurpatrice de la maîtresse, la concubine

sacrée, Lilith⁵. Comme Lucifer n'est que l'un des plusieurs noms de l'adversaire de la divinité dominante et ce nom est créé à partir de l'ancien Lucifera⁶, associée à Diane et Artémis, des noms pour la Grande Mère, représentée au niveau astral par la Lune, on peut conclure que le « divorce » de ces deux principes n'a pas été amiable, que le dieu masculin a éloigné la grande déesse, pour la rendre diabolique, « Celui qui se met de travers sur la route ». À partir de l'hypostase initiale de déesse féminine de la fertilité, suffisante à soi-même dans le processus de procréation, on passe vers les divinités androgynes, où le féminin et le masculin sont en équilibre, pour qu'à la fin, le féminin soit soumis à la divinité masculine suprême qui la féconde et la domine par cet acte⁷.

À partir de ces considérations, d'après le modèle de la valorisation négative du féminin, en ses qualités de principe, sexualité et genre, les deux divinités jumelles de la mythologie roumaine, devenues antagoniques, mais avec un rôle complémentaire dans la création, le Frère et le Non-frère, représentent au commencement une divinité masculine et une divinité féminine. Le « non- » désignait au départ une différence sexuelle et non pas l'opposition de valeurs morales, le Bien et le Mal, ou positif/négatif. Dans le département de Suceava, circule une légende cosmogonique : de manière suggestive, le narrateur anonyme surprend la modalité d'apparition de ces noms : le Frère était appelé ainsi par le Non-frère, et le Non-frère appelait son jumeau Frère. Les deux sont le Frère et la Sœur, mais, malheureusement, par une contamination syncrétique continue, le binôme Masculin/ Féminin, s'était polarisé entre ces termes, en recevant des connotations antithétiques, le Pur et l'Impur. La jumelle du Frère est aussi son pair, la Sœur, surtout que l'inceste entre ces deux membres de la famille était une pratique souvent rencontrée jusqu'au moment où la loi du père fut imposée par les divinités masculines : « La loi de l'exogamie, expression négative de la peur de l'inceste, représente la volonté du père et elle est restée valide encore après son annulation. D'où la force profondément affective et l'impossibilité de la motivation rationnelle, donc son caractère sacré »⁸. Tout comme dans d'autres croyances religieuses archaïques, dans le folklore roumain, le bien est associé au diurne, au soleil qui entretient la vie, pendant que le mal valorise l'obscurité ; il est puissant pendant la nuit, parce que la lune est souvent présente dans les pratiques magiques et dans les incantations démoniaques⁹.

Au niveau du contenu, le texte folklorique de la balade populaire *Soarele și luna* (*Le soleil et la lune*) surprend le déclin d'un mythe solaire, sous l'influence de la loi du père, le réflexe tardif de la sacralité de l'inceste. L'intention du Soleil de se marier avec Ileana Sâmbzeana, sa sœur, est naturelle pour la mentalité archaïque, mais elle est interdite par la nouvelle divinité, masculine par excellence, qui rejette la consanguinité et propose un nouveau type d'érotisme, où l'éros est absent. L'érotisme exacerbé des cultes matriarcales est remplacé par l'ascétisme, l'abnégation et le sacrifice, le martyr et la virginité, des valeurs promues par la nouvelle religion, le christianisme. Dans la balade fantastique *Soarele și luna* (*Le soleil et la lune*), la hiérogamie sera empêchée et remplacée, tout comme dans le mythe chrétien, par l'union pure et

spirituelle de la Vierge avec la divinité même, dans l'absence de l'érotisme à valeur sexuelle, considéré impur. L'antagonisme pur/ impur, présent aussi dans le nouvel érotisme accepté est seulement *agape*. Pour cette raison, la jeune fille sera aidée par le « père Adam » et par la « mère Eve », qui sont restés les exemples vivants pour les terribles conséquences de la violation de l'interdit divin. Pour éviter le honte de cette union impure, Dieu aussi intervient et transforme le sacrifice dans une création cosmogonique : la lune créée du corps de la vierge sacrifiée. Par l'intermédiaire de quelques voyages mystiques, les ancêtres de l'humanité, Adam et Ève – qui possèdent les clés du Paradis et de l'Enfer – emportent l'impitoyable amoureux dans les espaces sacrés qui symbolisent la nouvelle dichotomie religieuse. Dans le Paradis, ils rencontrent les femmes obéissantes, les saintes qui ont dédié leur vie à Dieu, les martyres et les époux fidèles tandis que l'Enfer devient le lieu où souffrent tous ceux qui transgressent la loi. Cette contamination tardive avec des éléments chrétiens est évidente, mais le fond ancien persiste, farouchement condamné par la nouvelle croyance. Le soleil n'est pas convaincu à renoncer et continue les préparatifs, mais les noces sont empêchées par la ruse de la jeune fille qui sacrifie sa vie et se jette à la mer du pont construit pour elle. Le sacrifice est anticipé, nous dit George Nițu, par l'épithète métaphorique « l'épouse immaculée » (du roum. *dalba soție*) qui valorise positivement le thème du sacrifice féminin¹⁰, vu que l'érotisme féminin explosif est exorcisé et sublimé par l'ascétisme et la mort, et sera remplacé par l'image de la sainte¹¹, tellement appréciée par le christianisme. Dieu transforme le corps sans vie dans un barbeau, les saints du ciel le nettoient et le jettent dans le ciel, Adam et Ève le nomment Lune et la divinité suprême proclame l'interdit. À la fin de la balade, l'auteur anonyme confirme l'authenticité de l'acte fondateur par la reprise des mots divins.

Par l'intermédiaire d'une histoire d'amour non partagé et interdit d'une divinité masculine et une déesse, la sagesse populaire roumaine explique l'apparition de ces deux étoiles, le Soleil, qui brille pendant la journée, et la Lune qui domine sur la nuit. Avec des puissants accents dramatiques, dans une formule narrative littéraire suggestive, cette légende évoque les deux séquences bibliques de la Genèse : la séparation de la lumière de l'obscurité, le jour et la nuit (1, 3-5), et l'apparition des étoiles (1, 14-19). La création est possible par le sacrifice de la divinité féminine qui maîtrisera à jamais les mystères de la féminité, érotiques et maternels, la fertilité, la naissance et la végétation, à jamais désirée par son frère. Dans la mentalité archaïque, le Verbe divin n'est pas suffisant pour créer de Rien ; comme dans toutes les cosmogonies connues de l'antiquité, une matière primordiale est donc nécessaire. Cette matière primordiale est le féminin. En astrologie existe le concept de Lune Noire, associé au féminin sombre et insatiable, à Lilith. Ce nom est formé de l'assyro-babylonien « lilitu », un démon féminin puissamment sexualisé, responsable de la séduction des hommes¹². Sous la pression de nouveaux mythes du culte masculin, le féminin est polarisé lui aussi d'après le binôme bien/ mal, ainsi que, à notre avis, de l'acadien « ilu » qui signifie « dieu » ou « ili » - « mon dieu » qui peuvent se trouver

à l'origine du nom roumain « Ileana », < *Ilu* – ana. Ce mot assyro-babylonien peut être venu dans la langue roumaine par l'héritage hébreu soumis à une contamination grecque. La sainte sœur du soleil, la déesse *Ili-ana*, est devenue la lune et puis « lilitu » - le démon féminin, la lune noire. Le texte de la balade *Le soleil et la lune* surprend les vagues échos d'une mythologie ancienne, où le féminin et le masculin étaient vénérés également par une hiérogamie de dimensions cosmiques, parce que leur union avait un rôle thaumaturgique. Par des contaminations successives, du culte des divinités androgynes unies par un mariage sacré mystico-érotique on arrive à la suppression du féminin et de l'érotisme mis par la nouvelle religion sous le signe de l'inceste. Le texte explique la naissance surnaturelle de la lune, mais le sous-texte envoie à l'idée de l'exil du féminin dans la sphère du nocturne, de l'ambiguïté et du démonisme.

Dans les différentes légendes qui circulent partout en Roumanie¹³, le Frère et le Non-frère flottent ensemble au-dessus des eaux du chaos, mais d'une manière différente : le premier apparaît d'un tourbillon d'écume de la mer, il prend la forme d'un papillon, et, quand ses ailes tombent, il devient un beau jeune homme, tandis que l'autre est marqué par l'isomorphisme du ver, il se métamorphose en quelque chose d'indéfini, mais avec un nom précis, le Diable. Dans une autre variante cosmogonique, le Frère prend l'apparence d'un pigeon et le Non-frère, l'hypostase d'une créature aquatique à trois rangées d'ailes ou d'un canard. On peut observer que le premier choisit des hypostases de l'isomorphisme de l'éther, masculin, le ciel, en même temps que la Sœur est représentée par les isomorphismes aquatiques. La créature étrangère à trois rangées d'ailes est le barbeau mentionné plus haut, qui, lancée vers le ciel, devient la lune, parce que le texte folklorique dit : « Le soleil quand il s'élève/ La lune s'endort dans la mer ».

Dans tous les actes fondateurs, les deux divinités jumelles auront besoin l'une de l'autre pour créer la terre et l'homme, mais aussi la sagesse de certaines créatures, comme le hérisson, la grenouille, l'abeille, pour perfectionner la création. Dans ce scénario de la cosmogonie et de l'anthropogonie, Dieu n'est pas infailible et il ne prouve pas d'initiative créatrice, il domine seulement la scène de l'« édifice » du monde et il tire profit du Diable, ridiculisé et réduit à l'image du bouffon. Le Non-frère a l'initiative créatrice, mais la création sera achevée sous le signe du nom du Frère, parce que toute la mythologie sera écrite au « nom du père » tandis que la mère sera ridiculisée au début, oubliée ensuite. Plus tard, le romantisme va réhabiliter l'image de l'ange déchu, synonyme de l'hypostase du féminin exilé du mariage cosmique, et cet ange sera le créateur de génie, le révolutionnaire, celui qui s'oppose à la loi, qui se révolte contre la banalité et la linéarité. Dans la littérature roumaine culte, le Diable (rom. *Drac*, *Necuratul* - l'Impur) deviendra un personnage très caricaturé, surtout dans les contes de Ion Creangă, *Dănilă Prepeleac* et *Stan Pățitu* (*Stan l'Éprouvé*).

LA CRÉATION DE LA FEMME DANS LA MENTALITÉ ARCHAÏQUE ROUMAINE

Dans le mythe biblique, Adam est le premier homme, créé d'argile et animé par le souffle divin, situé par la divinité dans l'espace paradisiaque pour soumettre les animaux et la nature entière. La solitude est considérée mauvaise pour l'homme, par conséquent, Dieu l'endort et lui arrache une côte afin de créer « une aide pareille », nommée par Adam « femme » et « épouse », Ève¹⁴. Généralement, en roumain comme en français, le nom « femme » exprime en même temps la réalité naturelle et l'hypostase sociale d'épouse, parce que la sexualité et la dimension officielle de celle-ci sont soumises à la domination masculine, qui, par l'intermédiaire du nom la soumet et la possède. Comme déjà souligné dans cette étude, les noms surprennent les coordonnées archétypales admises pour la nouvelle créature : l'aide accordée à son mari, l'obéissance et la maternité qui assurent l'héritage paternel. Dieu avait imposé l'interdit après la création d'Adam, mais ce n'est pas que le Serpent qui apprend à Ève la loi afin de lui proposer à la transgresser. Attirée par le goût de la connaissance et par le désir d'être comme Dieu, la femme embrasse l'initiation et puis elle y entraîne Adam. Il est très intéressant de voir que les effets de ce processus n'apparaissent qu'après la double initiation : le masculin et le féminin existaient comme potentiel, mais à partir de ce moment chacun devient conscient de soi-même et de l'Autre. Condamnée pendant des siècles pour son choix, Ève est cependant le premier être humain qui veut connaître, le premier représentant d'une espèce qui essaiera d'atteindre la perfection divine par le concept philosophique d'« *imitatio Dei* ». Le premier « matériel didactique » de cette expérience complexe - sensorielle, visuelle, esthétique et même comparative – sera leurs corps, et l'initiation sera violente parce qu'elle apportera la peur et la honte. La peur et la honte sont inspirées également par la divinité dont l'omnipotence est perçue comme menaçante et par leur sexualité, accablante et puissante, sentie comme négative. Par l'acte de désobéissance, les deux « candidats à l'humanité » dépassent l'état animal, par l'éveil du Soi et de la conscience du soi. Cet épisode reprend le thème mythique de la femme en hypostase d'héroïne civilisatrice, comme, par exemple, dans *L'Épopée de Gilgamesh*. Quand même, entre les deux textes il y a une vision différente sur la femme et sur son rôle, parce qu'elle-même et la connaissance par l'intermédiaire de l'érotisme sont vues comme positives dans l'épopée babylonienne et négatives dans la Bible. À partir de la tradition juive qui se prolonge dans le christianisme par la misogynie agressive de Saint Paul et culmine avec les érudits hypocrites du Moyen Âge, la femme est la cause de tout le mal qui existe sur la terre. Effrayés par la sexualité féminine, mais aussi par leurs faiblesses, constatées mais non pas assumées, les descendants d'Adam diaboliseront le féminin érotique, celui qui refuse la soumission dans la famille et dans la société patriarcale, celui qui n'assume pas la maternité.

Dans une légende unique qui circule seulement dans le département de Bucovine, les premiers hommes ne sont pas la création de Dieu, mais le résultat

de l'accouplement répété de quelques diables noircis accouchés par la Mère des Diables même suite à une liaison incestueuse avec un de ses fils. Par l'intermédiaire d'un accident génétique curieux, deux enfants blancs apparaissent, un garçon et une petite fille, dirigés par Dieu dans le Paradis et nommés Adam et Ève¹⁵. Les anciennes traditions matriarcales d'après lesquelles la déesse suprême était la Grande Mère circulaient ; elles étaient contaminées par la nouvelle religion masculine, diurne, la Grande Mère devenant Mère des diables. La capacité de donner naissance toute seule au fils qui deviendra son mari et le père de ses enfants est ridiculisée et les couleurs blanc/ noir y surprennent l'antagonisme bien/ mal, beauté/ laideur, lumière/ ténèbres, divinité masculine, solaire¹⁶/ divinité féminine, lunaire. Dans un autre texte mythologique, au commencement, du feu d'une montagne apparaît une femme, qui donne naissance à deux diables, l'un boiteux et l'autre sain. Il est intéressant de voir le symbolisme chtonien de ce personnage féminin mystérieux, présent plus tard dans les contes populaires roumains comme la Mère des Dragons (roum. Mama Zmeilor). Dans une thèse inédite, un jeune chercheur roumain, Sorin Ovidiu Băran, affirme l'idée téméraire conformément à laquelle les dragons sont les gardiens des valeurs anciennes qu'ils essayent en vain de préserver. Ils sont devenus des personnages négatifs des contes populaires roumains sous la pression de l'apparition des héros solaires, valorisés positivement, qui « vainquent » la scène mythique¹⁷. Voilà comment, sous la pression des nouvelles croyances solaires, masculines et, plus tard, monothéistes, les déesses chtoniennes, la Grande Mère, deviennent les Dragonnes (roum. Zmeoică), la Mère des Dragons/ des Diables, tandis que les déesses lunaires, les fées, sont « conquises » par les héros solaires, qui les détournent de leur essence. Le dualisme des légendes et des mythes devient parfois antagonisme, pour qu'au niveau narratif du conte se produise un renversement majeur de sens et de symboles dans le but d'assimiler complètement l'image archaïque.

Suivant la même voie de la valorisation négative du féminin, toujours sous l'influence des anciens cultes solaires et de la nouvelle religion monothéiste puissamment misogyne, l'apparition de la femme est mise sous le signe du ridicule et de la négligence. Dans la mythologie populaire roumaine, Ève est créée de « saletés », parce que la création parodiée de la femme exprime l'ironie de l'auteur anonyme à l'adresse de la nature féminine, nous explique Tudor Pamfilie dans son œuvre déjà citée. Le mythe de l'androgynie ne peut pas être identifié dans la mythologie populaire roumaine, qui préfère plutôt le mythe du de l'Amant Ailé (roum. Zburătorul), parce que l'amour-passion est un démon maléfique et énergivore, qui consomme et tue – non pas un *daimon*, comme les Grecques le considéraient.

Chez les Roumains et les Bulgares¹⁸ circulent des légendes similaires au sujet de la femme créée de la queue d'un diable. Le comique de situation est terrible à cause de l'enchaînement des vols successifs de la côte d'Adam qui devient l'objet le plus convoité du monde pour la divinité, pour l'ange et pour le diable. L'ange vole la côte d'Adam pendant l'« anesthésie » de celui-ci et le diable profite du manque d'attention de l'ange pour la voler. À son tour, le diable sera dépossédé de sa queue qui deviendra

la matière première diabolique pour la création de la femme. Chez les Roumains, de même que chez les Français et les Portugais, chez les Lituaniens existent des légendes qui valorisent la queue du chien comme « matière première », pendant que les Arabes d'Algérie considèrent que la femme a été créée d'une queue de singe. La femme aurait hérité la malice du chien, sans très bien savoir qui représente la source de la méchanceté, la femme ou le chien, mais il est clair que le rôle de l'homme est celui d'y arracher les poils du diable s'il veut vivre tranquille près de son épouse.

Dans le département de Vaslui, dans une autre variante de cette légende, le narrateur anonyme nuance et suggère la dimension érotique du féminin : « Dodue, pleine d'affection (roum. *drăgăneli*) »¹⁹. Toujours dans l'espace mythologique roumain, il y a des textes populaires qui associent la ruse féminine à la création de la femme de la queue d'une chatte ou bien de la côte et de la queue de cet animal. Au delà de la misogynie du narrateur, représentant évidemment la mentalité patriarcale, la beauté naïve et merveilleuse de la vision sur le sacré et l'humour irrésistible de l'histoire sont évidentes. Dans ces petites histoires, Dieu est comme un homme dans la cour, où il essaie d'entreprendre une « petite affaire » domestique : l'enlèvement de la côte adamique et la création d'Ève. À chaque fois, pendant cette démarche créatrice divine, apparaissent soit un chien, soit une chatte, qui trompent la vigilance du maître et saisissent la précieuse côte. Dans une version du département de Tulcea, le narrateur met l'accent sur le rapport intime entre la beauté féminine et la ruse dont la source est la conscience même de son propre érotisme. Après une course terrible, Dieu reste avec la queue de l'animal dans sa main sans éviter cependant d'exiger la création de la femme : « Et voilà le si beau visage, aux yeux bleus et aux cheveux d'or qu'on aimerait toujours regarder qui se lève. Comme vous voyez, la femme est créée de la queue d'une chatte ; et, pour cette raison, elle est bien perfide »²⁰. Dans un autre texte, la lecture offre des délices extraordinaires sur l'épisode de la course divine où la divinité pourchasse la « chatte diabolique » ; ce fragment anticipe la course dans le jardin de tante Mărioara, où Nică détruit le chanvre pour échapper à la femme avare :

La chatte courait, Dieu courait – la chatte courait, Dieu courait ! Et juste au moment où il pouvait l'attraper, la chatte, qui avait trouvé un trou, était en train de s'y sauver. Mais Dieu lui attrape la queue. Et Dieu tire, la chatte tire aussi. Jusqu'au moment où paf! pong ! craaac ! La queue de la petite chatte se rompt. Et avec la queue c'est une côte de la chatte qui se libère. [...] Alors, furieux et vexé, Dieu les jette contre terre et ordonne :

- Qu'une femme soit faite de vous !

Ce qu'il dît fut accompli !

C'est pour cette raison que la femme fut créée de la queue d'une chatte et qu'elle possède en plus une côte de diable, car elles sont égales, la petite côte de chatte et la petite côte de diable, car, si on fait attention à ses défauts on voit que la chatte est née du diable.²¹

Pour ancrer dans le mythe et dans l'authenticité l'existence des archétypes féminins qui existaient dans le village roumain archaïque, nous venons avec une légende populaire qui raconte sur l'apparition des femmes travailleuses, des paresseuses et des querelleuses²². Bref, Adam avait un âge impressionnant et il devait marier sa fille unique. Devenu « un homme important avec beaucoup de terres », avec une jeune fille « belle et travailleuse », il choisit un jeune homme « beau et riche ». Mais à cause de sa vieillesse, Adam oublie la promesse et offre ensuite la jeune fille à deux autres jeunes hommes. Le mariage a lieu, mais, quelques semaines après, les deux jeunes hommes auxquels il avait également promis sa fille, apparaissent l'un après l'autre. Adam a créé le malentendu, la femme le règle ; elle ou le diable, on ne sait pas clairement qui, parce que l'ambiguïté de l'auteur est intentionnelle : « ce que lui chuchotait le Diable ou bien ce qui était simplement inventé par son intelligence féminine ? ». Pour chacun, Ève apporte dans la cour une chienne et une truie « blanche et très jolie », qu'Adam « bénit » et transforme, par la force du mot créateur, en deux jeunes filles plus belles que l'original. Par la ruse d'Eve, associée au Diable, et par le mot créateur divin d'Adam, les deux réitérent la paire mythologique fondatrice, le Non-Frère et le Frère. Tout comme dans la mythologie, le Non-frère apporte le sable du fond des eaux primordiales pour créer la terre et seulement sous la puissance du nom du Frère la création est possible ; de la même manière, Ève/ le Non-frère/ le Diable apporte les animaux et les met sous le patronage du mot adamique/ divin/ fraternel. De nouveau, par l'intermédiaire de ce couple parental légendaire, les deux personnages mythologiques dualistes collaborent en vue d'une nouvelle création, l'antagonisme se dissout, le Logos et l'intelligence coopèrent. Peu de temps après, le père Adam éprouve le manque de ses filles et veut savoir comment elles vivent. Il arrive pour la première fois chez la jeune fille créée de la chienne et il est horrifié de tout ce qu'il voit :

La maison était non balayée, les fenêtres cassées, les petits fils pleins d'égratignures, maigres et sales, le plancher troué, dans la cour rien que des ordures et des mauvaises herbes, et son mari ne savait plus que faire et que dire, car elle était partie toute la journée dans le village, comme une chienne, et elle portait les mensonges et les potins de toutes les femmes et puis elle se brouillait avec les autres et se tiraient sur les cheveux, comme les chiens qui aboient près de la clôture.

Chez la jeune fille créée de la truie, Adam trouve désordre et misère et, sans attendre aucune explication de la part du mari, le père part, terrifié et dégoûté :

Il était midi près et elle ne s'était pas encore réveillée. Dans la cour, des flaques et des trous. Le porche détruit, effondré. On ne pouvait pas deviner si la maison avait jamais été blanchie à la chaux. Des ordures dissipées partout ; c'était dégoûtant de vouloir poser le pied quelque part car on risquait de le salir. Mais elle, comme elle était ? Graisseuse, les cheveux en désordre, les vêtements sales et rompus, on avait

du mal à la regarder. Au beau milieu de la maison, dans un creux crasseux et écrasé, deux petits enfants galeux et sales éveillaient la pitié.

Avec fierté, le père constate que seule sa fille est un modèle féminin d'après les lois traditionnelles, parce que la cour et la maison brillent de propreté, les enfants sont bien élevés et soignés, et la prospérité est évidente partout. La conclusion du narrateur anonyme à l'adresse des femmes qui ne placent pas leurs maris et le ménage au centre de leurs préoccupations, qui sont bavardes²³, paresseuses et indolentes est dure :

La femme travailleuse et sage qui aime en égale mesure la maison et le ménage a comme origine l'homme. La femme qui aime la ballade, qui est bavarde et méchante avec son mari, qui médit toute la journée, est faite d'une chienne. Et la femme sale et paresseuse qui se réveille bien tard, qui ne soigne pas son mari, ni le ménage, ni les enfants a comme origine une truie.

L'hypostase de la femme travailleuse, qui ressemble de ce point de vue à un homme, sera illustrée plus tard dans la littérature culte par Zenobia Glanetașu, le personnage du roman *Ion* de Liviu Rebreanu. La vie des héros du village Pripas est mise sous le signe de leurs qualités et de leurs défauts, d'où la prospérité ou la pauvreté. Même si Zenobia est « une femme comme un homme », son mari *ne sait pas être homme*. Le symbolisme axiologique de cette paire dépasse ici la caractéristique misogyne. Le mari paresseux aux traits efféminés est, en plan symbolique, « la paire » de la femme gaspilleuse, la veuve de Maxim Oprea, la mère de Florica²⁴. L'homme paresseux dont le défaut devient fâcheux pour la communauté entière qui décide de l'éliminer sans pitié dans *Povestea unui om leneș (Le conte d'un homme paresseux)*, le conte de Ion Creangă. Dans *Povestea lui Stan Pățitu (Le conte de Stan l'Éprouvé)*, Ion Creangă surprend avec humour et ironie la peur des hommes à l'adresse de la sexualité féminine aperçue comme périlleuse, un vrai « puits sans fond »²⁵. D'après la conception populaire sur la création de la femme, Chirică, le diable en hypostase d'ami, explique à Stan la typologie féminine : les femmes attrayantes et belles son « équipées » de trois côtes de diable, puis il y a les femmes avec deux côtes diaboliques et, dans le meilleur des cas, la femme qui n'a qu'une seule des côtes tellement effroyables. Pour avoir une femme « avec une croix en son sein », le petit diable arrache la seule côte de la jeune épouse et conseille au mari de faire attention et de lui « couper les ongles pour qu'elle ne le prenne pas pour un cocu »²⁶. L'auteur roumain culte ironise la stupidité du mari qui ne connaît pas la féminité et, par cette raïosn, il la diabolise. La femme perd sa personnalité qui lui donne l'unicité et la splendeur et devient une créature soumise – mais encore effrayante – pour le mari qui rate l'initiation érotique.

Pour conclure, la mythologie populaire roumaine surprend le processus de valorisation négative du féminin érotique, perçu comme diabolique par l'intermédiaire du syncrétisme religieux. La féminité est diabolisée et ridiculisée dans la tradition orale masculine : parce que l'homme ne réussit pas à la comprendre, il aura peur d'elle et pour cette raison il fera tout afin de la soumettre.

NOTES

1. Gheorghe Vlăduțescu, *Filosofia legendelor populare românești (La philosophie des légendes populaire roumaines)*, Bucarest, Minerva, 1982, p. 101.
2. Seulement au moment de la création de l'homme, Dieu utilise le pluriel qui en hébreu correspond à trois ou plusieurs personnes. D'où la conclusion que cette trinité divine représente la famille : le père, la mère et l'enfant.
3. Cf. <http://www.enseignemoui.com/bible/genese-1-27.html>
4. Dans une légende populaire roumaine sur la création de la femme, Dieu peut choisir entre quelques « matériaux » distincts : la tête d'Adam, mais alors elle sera plus intelligente que lui ; la plante du pied, mais elle sera plus rapide que lui, toujours sur la route, (loin du foyer, le lieu où le féminin doit être « emprisonné ») ; enfin, il choisit la neuvième côte de la partie gauche (la signification négative de la partie gauche est connue et le numéro neuf symbolise « un mystère à déchiffrer ») (George Nițu, *Elemente mitologice în creația populară românească (Éléments mythologiques dans la création populaire roumaine)*, Bucarest, Albatros, 1988, p. 92). À la vue d'Eve, image vive de ce qu'il a perdu, Adam « s'est effrayé terriblement » pour qu'il devienne calme seulement à l'indication de Dieu (cf. Marcel Olinescu, *Mitologie românească. Cu desene și xilografuri de autor (Mythologie roumaine. Avec des desseins et xylogravures par l'auteur)*, édition soignée et préface par I. Opreșan, Bucarest, Saeculum I.O., 2003, p. 104)
5. Sur l'« érotique mystique » de la Kabbale voir aussi Moshe Idel, *Eros și Cabală (Kabbalah and Eros)* traduit en roumain par Cătălin Patrosie, Bucarest, Hasefer, 2004, pp. 248-252.
6. Au sujet de Lucifera et son association avec Lucifer et Lilith, pour diaboliser le féminin érotique, voir Liliana Danciu, *Adam and two Evas – a unique erotic triangle*, in *Journal of Roumanian Literary Studies*, n° 6/2015, pp. 238-246, paru sous le patronage de l'Institut Multicultural Alpha de l'Université « Petru Maior » de Târgu Mureș (www.upm.ro/jrls).
7. Maria Gimbutas, *Civilizație și cultură. Vestigii preistorice în sud-estul Europei* (« Old Europe c. 7000-3500 B.C. : The Earliest European Civilisation Before the Infiltration of the Indo-European Peoples », in *The Journal of Indo-European Studies*, 1, 1-2/1973, pp.1-20. « Spirituality of Old Europe. The Megalithic Tombs of Western Europe and Their Religious Implications », in *The Quarterly Review of Archaeology*, september 1985, p. 1, pp.7-8. « The Beginning of the Bronze Age in Europe and the Indo-Europeans », in *The Journal of Indo-European Studies*, 1, 3-4/1973, pp. 163-214. « The Three Waves of the Kurgan People into Old Europe, 1500-2500 B.C », in *Archives suisses d'anthropologie générale*, 43,2, 1979, pp. 113-137, «An Archaeologist's View of PIE in 1975 », in *The Journal of Indo-European Studies*, 2/1974, pp. 289-307), traduit en roumain par Sorin Paliga, Préface et notes par Radu Florescu, Bucarest, Meridiane, 1989, pp. 117-119.
8. Sigmund Freud, *Opere. I. Totem și tabu. Moise și monoteismul. Angoasa și civilizația. Viitorul unei iluzii (Totem und Tabu. Einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Leipzig, Wien, Zürich, 1922 ; Der Mann Moses und die monotheistische Religion, in *Gesammelte**

Schriften, Elfter Band, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Leipzig, Wien, Zürich, 1928 ; *Abriss der Psychoanalyse. Das Unbehagen in der Kultur. Mit einer Rede von Thomas Mann as Nachwort, Fischer Taschenbuch Verlag*, Frankfurt am Main, 1976), traduction de l'allemand, mot introductif et notes par dr. Leonard Gavrilu, Bucarest, Editura Științifică, 1991, p. 274.

9. Dans la mythologie populaire roumaine, la lune est apparue de la mère de deux diables, l'un boiteux, mais intelligent, l'autre sain, mais stupide. En effet, la lune est l'œil gauche de la mère de ces deux, et le binôme gauche/ droit peut être traduit aussi par l'opposition le mal/ le bien (cf. *Legendele românilor. Legendele cosmogonice*, vol. I, (*Les légendes des Roumains. Les légendes cosmogoniques*), tome I, édition critique et une étude introductive par Tony Brill, Bucarest Crai și Suflet – Cultură națională, 1994, pp. 15-16).
10. Mircea Eliade surprend l'ancienneté du mythe du sacrifice d'une divinité féminine pour la création ou pour l'apparition d'une plante avec effet de guérison. Le thème du sacrifice de la femme au nom de la création sera développé différemment dans la balade populaire le *Monastère d'Argesh*, mais l'idée du féminin qui catalyse la création persiste (Mircea Eliade, De la Zalmoxis la Genghis-Han. Studii comparative despre religiile și folclorul Daciei și Europei Centrale (*De Zalmoxis à Genghis-Khan*), traduit en roumain par Maria Ivănescu et Cezar Ivănescu, Bucarest, Humanitas, 1995, p. 195).
11. Bien que les opinions de George Nițu, d'un côté, et de Mircea Eliade, de l'autre côté, en ce qui concerne la formation et la signification du nom Sămzeana, semblent être contradictoires, toutes les deux conduisent à l'idée d'une divinité féminine, qui a pour isomorphisme la lune : « sînta zea < sancta zea, alors Sămzeana (la sainte déesse), zea est le féminin dérivé du masculin dieu (zeu). (...) Ileana Sămzeana est la sainte déesse (zeie) Ileana » (George Nițu, *op. cit.*, p. 92); le nom de la déesse Diane Sancta de Sarmizegetusa est Sînziana (Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 76).
12. *Dicționar enciclopedic de iudaism (The Encyclopedia of Judaism)*, traduit par Viviana Prager, C. Litman, Țicu Goldstein, coordonné par Viviane Prager, *Schiță a poporului evreu (Esquisse de l'histoire du peuple juif)*, traduit par C. Litman, Bucarest, Hasefer, 2000, p. 468.
13. J'ai analysé les textes des légendes roumaines réunies par Tudor Pamfilie dans *Povestea lumii de demult după credințele poporului român. Pământul după credințele poporului român. Sfârșitul lumii după credințele poporului român (L'histoire du monde des temps anciens d'après les croyances du peuple roumain. La terre, d'après les croyances du peuple roumain. La fin du monde, d'après les croyances du peuple roumain)*, édition soignée et mot introductif par Antoaneta Olteanu, Bucarest, Paideia, 2002, p. 48.
14. Clément d'Alexandrie fait une relation audacieuse entre les femmes avec des serpents aux chevaux qui dansent frénétiquement pendant les orgies bachiques et le nom d'Ève qui, prononcé d'une manière rugueuse signifie, « le serpent au genre féminin » (Clément d'Alexandrie, *Scrieri. Partea I (Écrits)*, Première partie, traduction en roumain, introduction, notes et indices par pr. D. Fecioru, Bucarest, E.I.B.M.B.O.R., 1982, p. 78.
15. D'après Tudor Pamfilie, *op. cit.*, pp. 97-98.

16. Dans une légende populaire roumaine qui circule dans la région d'Olténie, Dieu Sabaoth est apparu de nulle part, avec le Soleil, qui devient son aide, c'est-à-dire soumis, expression de l'assimilation du culte solaire par la nouvelle religion (Tudor Pamfilie, *op. cit.*, p. 49).
17. « Le héros sauve Cosânzeana du monde souterrain du dragon, qui l'enlève et l'oblige à se marier avec lui ou l'enferme dans un palais, communément d'or. Mais, le sauvetage d'un héros suppose aussi la perte des fonctions sacrées qu'elle possède. Elle devient une figure solaire, et le fond lunaire sera soumis au premier. Seulement la vérification du substrat mythique dévoile le fond nocturne, chthonien, plus proche du monde du dragon qui vole la fée pour la sauver, en effet, de la force impérialiste du héros solaire » (Sorin Ovidiu Băran, *Motive precreștine în basmul popular românesc (Motifs préchrétiens dans le conte populaire roumain)*, thèse coordonnée par prof. univ. dr. Mircea Braga et prof. univ. dr. Philippe Walter, Alba Iulia, 2011, p. 220).
18. La mythologie populaire roumaine a été fortement influencée par le bogomilisme, une secte gnostique du début du X^e siècle en Bulgarie, pour qu'au début du XII^e siècle, elle migre au nord du Danube, à cause des persécutions des rois bulgares (Ioan Petru Culianu, *Studii românești I Fantasmeele nihilismului. Secretul doctorului Eliade (Études roumaines. I. Les fantasmes du nihilisme. Le secret du docteur Eliade)*, traduit par Corina Popescu et Dan Petrescu, Bucarest, Nemira, 2000, p. 49).
19. Tudor Pamfilie, *op. cit.*, p. 101.
20. *Ibidem*, p. 102.
21. *Ibidem*, p. 103.
22. In Marcel Olinescu, *op. cit.*, pp. 117-118.
23. Mihaela Ursa surprend la distinction faite par la tradition religieuse entre les deux hypostases du discours : il y a un discours « bon », celui d'Adam, le monologue qui dénomme, qui prend en possession et un discours « mauvais », d'Ève, par le dialogue accepté avec le Serpent. Le premier fait de la « rhétorique », d'après Denis de Rougemont, l'autre fait de la « bavarderie » (Mihaela Ursa, *Eroticon. Tratat de ficțiune amoroasă (Érotikon. Traité de fiction amoureuse)*, Bucarest, Cartea Românească, 2012, pp. 72-76).
24. Tous ces aspects sont présentés en détail par Liliana Danciu, « Le dynamisme du triangle amoureux », in « *Journal of Humanistic and Social Studies*, Faculté des Sciences Humaines et Sociales de l'Université « Aurel Vlaicu », Arad, pp. 35-64, vol. 5, n° 1/2014 (www.jhss.ro).
25. Voir Jean Cournut, *De ce se tem bărbații de femei ? (Pourquoi les hommes ont peur de femmes ?)*, traduction du français par Daniela A. Luca, Bucarest, Trei, 2003, pp. 20-28.
26. Ion Creangă, *Povești. Povestiri. Amintiri (Contes, courtes histoires et souvenirs)*, Bucarest, Unicart, 2008, p. 86.

RÉFÉRENCES

Clément d'Alexandrie, *Scrieri, I, (Écrits)*, Première partie, traduction, introduction, notes et indices par pr. D. Fecioru, Bucarest, E.I.B.M.B.O.R., 1982.

- Cournut, Jean, *De ce se tem bărbații de femei ? (Pourquoi les hommes ont peur de femmes ?)*, traduction du français par Daniela A. Luca, Bucarest, Trei, 2003.
- Creangă, Ion, *Povești, povestiri, amintiri, (Contes, courtes histoires et souvenirs)*, Bucarest, Unicart, 2008.
- Culianu, Ioan Petru, *Studii românești. I. Fantasma nihilismului. Secretele doctorului Eliade* (Études roumaines. I. Les fantasmes du nihilisme. Le secret du docteur Eliade), traduit de l'anglais par Corina Popescu et Dan Petrescu, Bucarest, Nemira, 2000.
- Ibidem*, Dicționar enciclopedic de iudaism (*The Encyclopedia of Judaism*), traduit de l'anglais par Viviana Prager, C. Litman, Țicu Goldstein, coordonné par Viviane Prager, *Schiță a poporului evreu (Esquisse de l'histoire du peuple juif)*, traduit du français par C. Litman, Bucarest, Hasefer, 2000.
- Danciu, Liliana, « *Adam and two Evas – un unique erotic triangle* », in *Journal of Roumanian Literary Study*, n° 6/2015, pp. 238-246, paru sous le patronage de Institutul Multicultural Alpha de l'Université « Petru Maior » de Târgu Mureș (www.upm.ro/jrls).
- Danciu, Liliana, « Le dynamisme du triangle amoureux », in *Journal of Humanistic and Social Studies*, Faculté des Sciences Humaines et Sociales de l'Université « Aurel Vlaicu », Arad, p. 35-64, vol. 5, n° 1/2014 (www.jhss.ro).
- Eliade, Mircea, *De la Zalmoxis la Genghi-Han. Studii comparative despre religiile și folclorul Daciei și Europei Centrale (Du Zalmoxis à Genghis-Khan)*, traduit du français en roumain par Maria Ivănescu et Cezar Ivănescu, Bucarest, Humanitas, 1995.
- Ibidem*, *Legendele românilor. Legendele cosmogonice, I, (Les légendes des Roumains. Les légendes cosmogoniques)*, tome I, édition critique et une étude introductive par Tony Brill, Bucarest, Crai și Suflet – Cultură națională, 1994.
- Freud, Sigmund, *Opere, I, Totem și tabu. Moise și monoteismul. Anghoasă și civilizație. Viitorul unei iluzii (Totem und Tabu. Einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker; Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Leipzig, Wien, Zürich, 1922 ; Der Mann Moses und die monotheistische Religion, in Gesammelte Schriften, Elfter Band, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, Leipzig, Wien, Zürich, 1928 ; Abriss der Psychoanalyse. Das Unbehagen in der Kultur. Mit einer Rede von Thomas Mann as Nachwort, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1976)*, traduction de l'allemand, mot introductif et notes par dr. Leonard Gavrilu, Bucarest, Editura Științifică, 1991.
- Gimbutas, Maria, *Civilizație și cultură. Vestigii preistorice în sud-estul Europei* (« Old Europe c. 7000-3500 B.C. : The Earliest European Civilisation Before the Infiltration of the Indo-European Peoples », in *The Journal of Indo-European Studies*, 1, 1-2/1973, pp.1-20. « Spirituality of Old Europe. The Megalithic Tombs of Western Europe and Their Religious Implications », in *The Quarterly Review of Archaeology*, September 1985, p. 1, pp.7-8. « The Beginning of the Bronze Age in Europe and the Indo-Europeans », in *The Journal of Indo-European Studies*, 1, 3-4/1973, pp. 163-214. « The Three Waves of the Kurgan People into Old Europe, 1500-2500 B.C », in *Archives suisses d'anthropologie générale*, 43,2, 1979, pp. 113-137, « An Archaeologist's View of PIE in 1975 », in *The Journal of Indo-European Studies*, 2/1974, pp. 289-307), traduit en roumain par Sorin Paliga, Préface et notes par Radu Florescu, Bucarest, Meridiane, 1989, pp. 117-119.
- Idel, Moshe, *Eros și Cabală (Kabbalah and Eros)*, traduit de l'anglais par Cătălin Patrosie, Bucarest, Hasefer, 2004.

- Nițu, George, *Elemente mitologice în creația populară românească* (Éléments mythologiques dans la création populaire roumaine), Bucarest, Albatros, 1988.
- Olinescu, Marcel, *Mitologie românească. Cu desene și xilogravuri de autor* (Mythologie roumaine. Avec des desseins et xylogravures par l'auteur), édition soignée et préface par I. Oprișan, Bucarest, Saeculum I.O., 2003.
- Ursa, Mihaela, *Eroticon. Tratat de ficțiune amoroasă* (Érotikon. Traité de fiction amoureuse), Bucarest, Cartea Românească, 2012.
- Vlăduțescu, Gheorghe, *Filozofia legendelor cosmogonice românești* (La philosophie des legendes populaires roumaines), Bucarest, Minerva, 1982.